

essuieront de leurs yeux la poussière séculaire. Thor se dressera avec son marteau gigantesque et démolira les cathédrales gothiques. Quand vous entendrez ce vacarme, nos chers voisins de France, soyez sur vos gardes, et ne vous mêlez pas de ce que nous ferons chez nous, il pourrait vous en arriver mal. Méfiez-vous des disciples de Kant, de Fichte, des philosophes nébuleux, des poètes fantasques. La pensée précède l'action comme l'éclair le tonnerre. Le tonnerre d'Allemagne est allemand ; il n'est pas très lesté et roule avec lenteur ; mais il viendra, et quand vous entendrez un craquement comme jamais craquement ne s'est encore fait entendre depuis le commencement du monde, sachez que le tonnerre allemand aura enfin touché le but."

Bien que les écrits de Heine contiennent beaucoup d'impies et même de blasphèmes, il s'y trouve d'ardents retours vers la foi, comme la magnifique pièce lyrique, intitulée "La Paix," dans laquelle il décrit la grandeur du Christ, et que nous donnons ci-après :

"Le soleil était au plus haut du ciel, environné de nuages blancs, la mer était calme, et j'étais couché près du gouvernail, et je songeais et je rêvais ; — et, moitié éveillé, moitié sommeillant, je vis le Christ, le sauveur du monde. Vêtu d'une robe blanche flottante, et grand comme un géant, il marchait sur la terre et sur la mer ; sa tête touchait au ciel, et de ses mains étendues il bénissait la mer et la terre, et, comme un cœur dans sa poitrine, il portait le soleil, le rouge et ardent soleil. — et ce cœur radieux et enflammé, foyer d'amour et de clarté, épanchait ses gracieux rayons et sa lumière éternelle sur la terre et sur la mer.

"Des sons de cloche, résonnant çà et là, attiraient comme des cygnes, et en se jouant, notre navire, qui glissa vers un rivage verdoyant où des hommes habitent une cité magnifique.

"O merveille de la paix ! comme la ville est tranquille ! Le sourd bourdonnement des vaines et babillardes affaires, le bruissement des métiers, tout se tait et à travers les rues claires et resplendissantes se promènent des hommes vêtus de blanc et portant des palmes, et, lorsque deux personnes se rencontrent, elles se regardent d'un air d'intelligence, et, dans un tressaillement d'amour et de douce renonciation, elles s'embrassent au front et lèvent les yeux vers le cœur radieux du Sauveur, vers ce cœur qui est le soleil et qui verse allégrement la pourpre de son sang réconciliateur sur le monde, et elles disent trois fois dans un transport de béatitude : Béni soit le Christ !"

Le poète moderne, dit M. Lefèvre, a beau faire, sa pensée gravite fatalement vers l'idée chrétienne ; et

s'abreuve ardemment à cette source vivifiante dont procèdent toutes les grandes inspirations, et qui se nomme le Christianisme.

Heine résumé en lui deux génies différents, celui de la France et de l'Allemagne. Elles se disputent son cœur tour-à-tour. Il est bien le représentant de notre siècle dont l'idéal est toujours le succès, la grandeur matérielle, le triomphe de l'orgueil. La France et l'Allemagne, la démocratie dont il a quelquefois servi les haines, le réclament comme leur. Mais en dehors de ces appréciations intéressées, il lui reste assez de pages exquisés qui suffiraient pour le rendre populaire auprès de toutes les nations. Un de ses traits distinctifs est son humeur raisonneuse et l'obsession de la métaphysique nationale. Qu'est-ce donc que cette philosophie allemande, envisagée par le poète comme l'expression du génie tudesque ? Le temps est venu, dit M. Lefèvre, de vous introduire dans ces cryptes du monde germanique, et de vous guider, une lanterne à la main, dans leurs profondeurs. Figurez-vous que je suis la sybille de Cumès, et que je vous fais descendre dans le royaume de Pluton.

Le père de la philosophie allemande est Guillaume Leibnitz (1646-1716), savant universel, également illustre par ses travaux en théologie, en jurisprudence, en mathématiques, en philosophie. Disciple de Descartes, il avait combattu le matérialisme de Locke, et, dans sa *Theodicée*, démontré avec une rigueur scientifique l'existence de Dieu et de ses attributs. Comme tous les philosophes, son esprit fut bientôt préoccupé de la recherche du principe primordial, du rapport qui relie Dieu à la créature, la force génératrice et le souffle moteur, à l'infinité des mouvements et des êtres produits. Ses méditations le firent aboutir au fameux et bizarre système des *Monadés*. La Monade est un être complet en soi, portant en lui-même toutes les lois de son développement. Dieu est la monade infinie qui a engendré toutes les autres, les unes spirituelles, les autres physiques, lesquelles gravitent autour de lui comme les planètes autour du soleil. L'homme est composé de deux monades, le corps et l'âme complètement étrangères l'une à l'autre, et se développant parallèlement d'après des lois distinctes, mais dont les mouvements coïncident, grâce à une loi divine qui a prévu d'avance leurs actions réciproques, et qu'on nomme l'harmonie préétablie. Le corps et l'âme sont comme deux pendules exactement réglées qui s'accordent toujours entre elles sans avoir l'action l'une sur l'autre. Ce système philosophique détruit la liberté. L'âme humaine, horloge pensante, n'a plus d'initiative, et ne pourrait s'arrêter sans retarder ou déranger le ressort de l'horloge matérielle corres-